

le déshonneur des parents est injuste et cruel. Il serait bien plus rationnel de rendre les parents responsables de la conduite de leurs enfants. S'ils s'occupaient plus de leur éducation morale, s'ils ne l'abandonnaient pas au hasard ou à la direction des domestiques, dont beaucoup sont bornés ou vicieux, ils ne s'attireraient pas pour l'avenir le chagrin d'avoir des enfants dénaturés. Ce n'est pas en punissant les enfants qu'on peut reformer leur mauvais naturel : c'est en les modifiant par l'exemple et par l'affection. Les mères qui courent encore après les succès de salon sont souvent punies par les défauts de leurs enfants. Ce n'est que dans la famille qu'elles peuvent trouver le bonheur, et en oubliant les lois de la nature elles attirent sur elles tous les chagrins. Les soins d'une mère, l'éducation du cœur par l'exemple et l'affection ne s'achètent pas au mois et à l'année ; il faut n'être pas mère ou l'être tout à fait. Les nourrices et les bonnes d'enfants ne remplaceront jamais une mère, quel que soit le prix élevé dont on récompense leurs soins.

Cependant il arrive un âge où il est utile que les enfants quittent pour quelque temps la maison paternelle. Malgré les inconvénients attachés à l'éducation en commun dans les pensions, bien des avantages les compensent : c'est la règle invariable de l'emploi du temps ; la juste balance du travail, des repas et des jeux, si salutaire au moral et au physique ; l'habitude de l'obéissance acquise facilement par l'exemple ; la frugalité ; la franchise des enfants entre eux. La perception si nette de leurs défauts et de leurs ridicules mutuels est aussi un enseignement de tous les jours qui a beaucoup d'influence sur les habitudes, le caractère et le bonheur dans l'avenir ; enfin on y trouve aussi cette émulation excitée par les succès des autres. Tâchez seulement de ne pas trop exciter cette émulation jusqu'à faire germer dans le cœur de l'enfant l'ambition et la cupidité. Ces désirs dont on nous enflamme, sont de ceux qui dessèchent le cœur, qui tourmentent la vie, et qu'on réalise sans parvenir à les satisfaire. N'oubliez pas que si vos enfants sont riches, honorés et puissants, ils ne seront pas heureux : ce n'est là qu'une faible partie du bonheur. (1)

#### L'instruction pour les jeunes filles.

Il y a quelques années, on s'occupait à peine de l'éducation littéraire des jeunes filles.

Elles apprenaient à lire, à écrire, ce qui était déjà un immense progrès sur leurs devancières ; quelques-unes savaient un peu l'orthographe et les quatre principales règles de l'arithmétique ; puis tout était dit pour le développement de l'intelligence féminine.

Nous commençons à comprendre que l'instruction réelle, bien loin de conduire au pédantisme, comme on semblait le craindre, rend les femmes meilleures et plus simples.

Rien ne rend bon et indulgent comme de tout comprendre. En appréciant mieux les causes, on pardonne les inévitables effets.

Nous ne pouvons donc qu'approuver avec grande joie la tendance que l'on a aujourd'hui, dans toutes les familles intelligentes, à faire acquérir aux jeunes filles leur brevet d'institutrices.

Cette disposition au développement intellectuel s'accroît chaque jour davantage.

Je puis déjà plonger à plus de vingt années en arrière dans mes souvenirs ; et, à cette époque, une jeune fille

qui travaillait pour acquérir son diplôme, était considérée, surtout si elle habitait la province, comme un être phénoménal qui pouvait, par exception seulement, avoir sa raison d'être.

Il fallait bien qu'il y eût des dévouements à l'instruction des fillettes à venir ! Mais ce phénomène ne devait et ne pouvait apparaître que de loin en loin ; et la malheureuse qui consentait à accepter ce rôle, était fatalement vouée au célibat, et ne devait jamais rêver pour elle même aux joies de la famille et à l'éducation d'enfants qu'elle pouvait nommer les siens.

On ne lui permettait de développer et d'agrandir son intelligence, qu'à la condition qu'elle oublierait qu'elle avait un cœur.

Il n'en est plus tout à fait ainsi de nos jours.

Une courageuse émulation semble s'être emparée de toutes ces jeunes têtes, qui commencent à comprendre que si les pieds sont faits pour la course et les doigts pour le travail manuel, leur cerveau a été créé pour la pensée. Elles s'élancent avec étonnement d'abord, puis avec joie, vers cette science qui avait paru trop aride à leurs mères, et qui sera pour elles une récompense lorsque leurs yeux se seront ouverts à la lumière.

Là sera, pour la femme, la seule et vraie manière de conquérir l'indépendance dont on lui parle tant, et à laquelle elle aspire.

Elle aura acquis sa valeur lorsqu'elle pourra être largement l'éducatrice de ses enfants.

Ce n'est pas en conservant des idées fausses ou puériles ; ce n'est pas en vivant au milieu d'erreurs et de préjugés, que la moindre connaissance des phénomènes physiques peut détruire qu'elle parviendra au rôle éminent de la mère de famille.

Ces réflexions sont devenues axiomatiques pour presque tout le monde, aujourd'hui ; et si elles trouvent encore quelques incrédules ou quelques contradicteurs, soyons convaincus que cette incrédulité ne résistera pas aux résultats obtenus par l'éducation donnée aux jeunes filles qui ont le courage de travailler à devenir des femmes intelligentes et utiles.

A mesure que naissent une aspiration ou un besoin nouveaux créés par le progrès, les éléments nécessaires à la satisfaction de ces aspirations semblent se précipiter et naître sous nos pas, comme s'ils sentaient qu'ils y sont appelés.

C'est que tout se tient et se soutient dans l'ordre ascensionnel du progrès.

Je me rappelle une petite fille qui, un jour, se précipita, tête baissée, hors d'une voiture de laquelle sa mère venait de descendre avant elle.

L'enfant serait inévitablement tombée et se serait affreusement blessée, si la mère, poussée par un secret instinct, n'eût s'était retournée et n'avait reçu l'étourdie dans ses bras.

— Imprudente enfant ! s'écria-t-elle épouvantée, que serais-tu devenue si je n'avais eu les bras tendus pour te recevoir ?

— O mère ! je savais bien qu'ils seraient là ! répondit la petite fille avec la confiance de l'amour.

Ce que l'enfant dit à sa mère, nous pouvons le dire nous aussi hardiment et avec la même confiance : nous trouvons toujours le bras qui soulève un coin du voile de l'avenir ou qui nous montre la route, lorsque le moment est venu d'y mettre le pied avec assurance.

N'avons-nous pas vu surgir la machine qui laboure et qui défriche, le jour où l'homme, lassé d'être une brute, a voulu relever son torse courbé pour contempler la lumière ?

Ne voyons-nous pas, à mesure que nos productions deviennent plus abondantes, et que nous avons besoin d'en faire l'échange avec les peuples éloignés, les moyens

(1) Extrait d'un petit livre intitulé : *Le bonheur dans la famille ou l'art d'être heureux dans toutes les circonstances de la vie*, par V. Maugel.